

—Cré mille n'importe quoi ! présent, mon commandant, dit une voix rude, tandis qu'une bouffée de fumée de tabac s'élançait majestueusement dans les airs.

—Nordêt ! s'écria Crochetout.

—En personne naturelle et intempestive, mon commandant, comme disait un savant de Toulon.

—Toi ?

—Moi-et lui, nous avons été remorquer les amis ! dit le vieux maître en tapant sur l'épaule de Figolet qui fit un pas en avant.

—C'est toi qui as amené les dragons ?

—Oui ! dit Brune. Ce brave homme nous a rendu un service dont je lui serai éternellement reconnaissant. Il paraît qu'il arrivait dans la plaine avec cet enfant au moment où le combat s'engageait, et ils ont passé tous deux sous une grêle de balles pour aller prévenir la cavalerie de Pluvigner et la conduire sur le lieu du combat.

Crochetout tendit la main à Nordêt :

—Brave matelot ! murmura-t-il.

Nordêt reçut l'étreinte énergique avec l'expression de la plus vive reconnaissance, et sa joie fut telle que la chique remonta à bâbord à faire croire qu'elle allait percer la joue.

Pendant ce temps, Brune, craignant pour sa cavalerie les fondrières et les marais dont lui avait parlé Crochetout, faisait sonner le ralliement. Puis le général avait hâte de relever ses blessés et de continuer sa route pour atteindre Locminé avant que la nuit fût close.

Deux chariots suivaient la colonne : on y plaça les blessés les plus maltraités, qui furent entassés pêle-mêle, et les dragons prirent les autres en croupes... On abandonna ce champ de bataille tout jonché de morts, et les soldats se remirent en marche, trempant leurs pieds dans cette terre imprégnée d'un sang encore tiède.

La plaine était redevenue absolument silencieuse et déserte. Quiconque eût entendu ce bruit terrible du combat qui faisait résonner les échos quelques instants auparavant, eût cru avoir été le jouet de quelque affreux rêve.

Bientôt on atteignit les abords d'un village. De loin en loin on apercevait un paysan traversant les bruyères, sa faucille sur l'épaule, ou recouvrant de gazon la clôture d'un champ en friche.

Crochetout, que Brune avait gardé près de lui pour se renseigner sur la route à suivre, Crochetout regardait ces paysans apparaissant de loin en loin.

—Voyez ces hommes qui nous regardent passer la bouche ouverte, dit-il. Interrogez-les. Ils n'auront même pas entendu les coups de fusil que l'on vient de tirer dans la plaine. C'est tout au plus s'ils savent qu'il y a des royalistes et des bleus dans le pays ! Mais fouillez bien les haies, et vous y découvrirez leurs carabines anglaises ; prenez leurs mains, et vous les trouverez noires de poudre. Leur réapparition n'est qu'une ruse ; leur sécurité de l'audace ! La guerre ici est un vrai drame à travestissement. Quand vous croyez mettre la main sur un chouan, vous trouvez un laboureur paisible, et à peine avez-vous tourné le dos, que le laboureur est redevenu chouan.

—Oui ! dit Brune en secouant la tête, c'est pour avoir regardé comme anéantis des ennemis dispersés que les généraux, mes prédécesseurs, ont annoncé tant de fois la destruction des armées royalistes.

En ce moment on apercevait au loin les toitures de Locminé se dessinant sur les nuages que rougissait le soleil couchant.

—Nous voici arrivés, mon général, dit Crochetout. Présentement, vous n'avez plus besoin de mes services, je crois ?

—Non, dit Brune ; mais je vous remercie, au nom de mes soldats et du pays, des services si nombreux que vous nous avez rendus depuis notre départ de Vannes. Commandant, si jamais je puis vous être bon à quelque chose, comptez sur moi, je vous en prie.

Crochetout prit la main que lui tendait Brune et la serra avec reconnaissance et affectueux.

Peut-être un jour vous rappellerai-je vos paroles, mon général, dit-il après un silence.

Puis, quittant Brune, il se dirigea brusquement vers l'avant-garde qui déjà atteignait les premières maisons de la petite ville. Kernoe, Nordêt, Kervern et Figolet marchaient tous quatre à la suite des soldats.

Crochetout posa sa main sur l'épaule de Kernoe et, le retenant sur place, laissa les autres continuer leur marche, s'isolant ainsi avec le matelot.

—Kernoe, dit le capitaine corsaire d'une voix très émue, il faut que tu me dises la vérité.

—Qu'est-ce donc, commandant ? demanda Kernoe avec étonnement.

—Puisque tu es arrivé au milieu du combat, tu as vu l'homme qui m'a préservé de la mort ?

En prononçant ces paroles, la voix du commandant tremblait et était empreinte d'une sorte de colère sourde que Crochetout s'efforçait de dominer.

—Tu l'as vu ? reprit-il.

—Oui, commandant ! répondit Kernoe.

—Tu le connaissais, cet homme ?

—Oui, commandant.

—C'est celui qui nous a indiqué le secret du cromlech de Crozon, qui nous a envoyés dans les grottes des falaises, qui a indiqué à Kervern et à Kerloch les moyens de s'emparer de la barque d'Algaric, qui nous a sauvés : c'est lui, enfin, qui s'est fait poursuivre par les Anglais pour nous donner le temps de fuir ?

—Oui, commandant.

—Eh bien ! Kernoe, il faut que tu me dises quel est cet homme, dont je n'avais pu voir le visage jusqu'à ce jour.

—Cet homme, c'est Philopen le poulpican.

Crochetout fit un geste d'impatience.

—Mais quel est-il ?

—C'est tout ce que je sais, répondit Kernoe.

Le capitaine corsaire le regarda fixement et longuement.

—Jure-moi que tu ne connais pas autrement cet homme ! reprit-il.

—Sur mon honneur, je le jure ! répondit Kernoe sans hésiter et avec un accent qui n'admettait pas le doute.

Crochetout secoua doucement la tête avec une expression de tristesse.

—Est-ce donc toi qui avais accompagné cet homme, reprit-il, ou était-ce lui qui te suivait ?

—Ni l'un ni l'autre, commandant. Je me dirigeais vers Grand-Champ où j'espérais vous trouver, quand les coups de fusil appelèrent mon attention du côté des bruyères. Je m'élançai pour aller aux nouvelles, quand sur la lisière des genêts je rencontrai Philopen. Il me retint du geste, et je compris à sa pantomime expressive que vous étiez parmi les bleus attaqués.

—Tu as pu comprendre cela ?

—Oui, commandant.

—Ensuite ?

—Je me suis élançé sans plus me préoccuper de Philopen, et cependant il est arrivé avant moi à temps pour vous sauver. Et voilà tout ce que je sais, commandant : je vous le jure sur mon honneur !

On débouchait alors sur la place principale de Locminé. Crochetout marchait silencieusement, paraissant absorbé dans les réflexions les plus douloureuses.

II

LOCMINÉ.

—Pour lors, mon commandant, pas plus de lieutenant que dans mon éubier ! Je m'ai bourlingué dans tous les coins et recoins de ce pays de terriens, depuis la cale jusqu'aux fièches de perroquet, que c'est le cas de le dire et rien de rien... Pas vrai, Figolet ?

—Oui, maître, dit le mousse en s'inclinant.

—Nous avons-t-il suffisamment couru des bordées de long-temps ?